

Le 57ème régiment d'infanterie pendant la Grande Guerre, Couraud et Ferron. Paris, Charles-Lavauzelle, 1925, 327 pages.

Extraits : Le combat de Lobbes, Belgique, le 23 août 1914

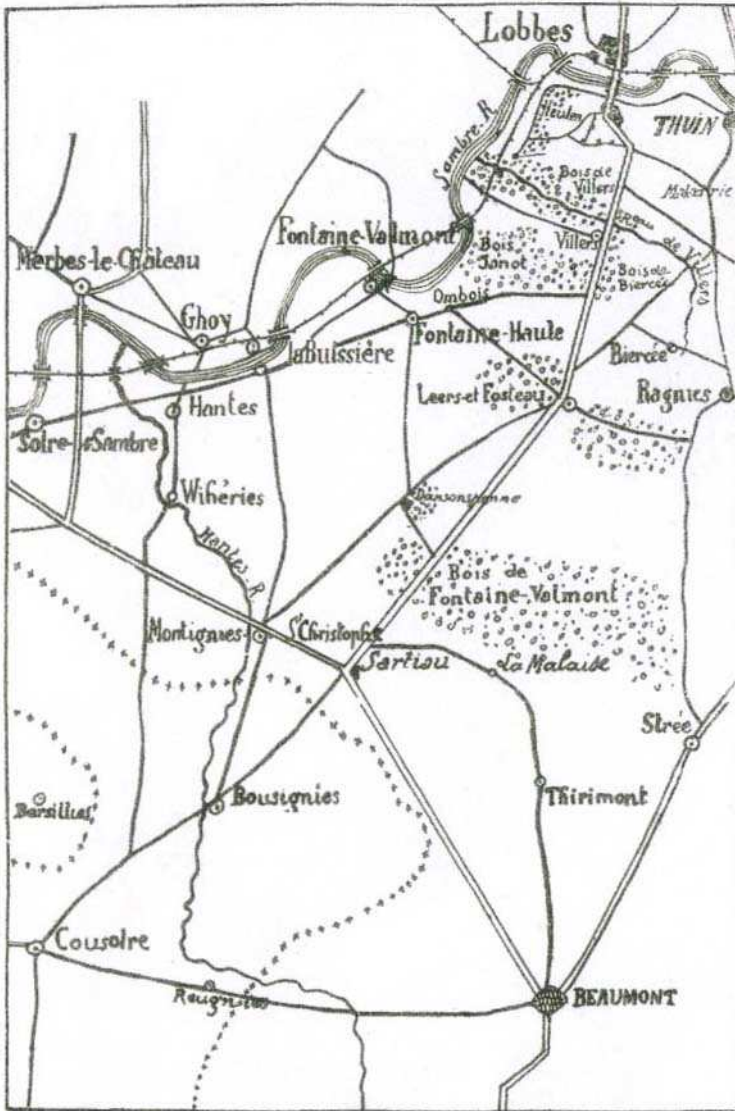


Fig. 2. — RÉGION FRANCO-BELGE (AOÛT 1914).

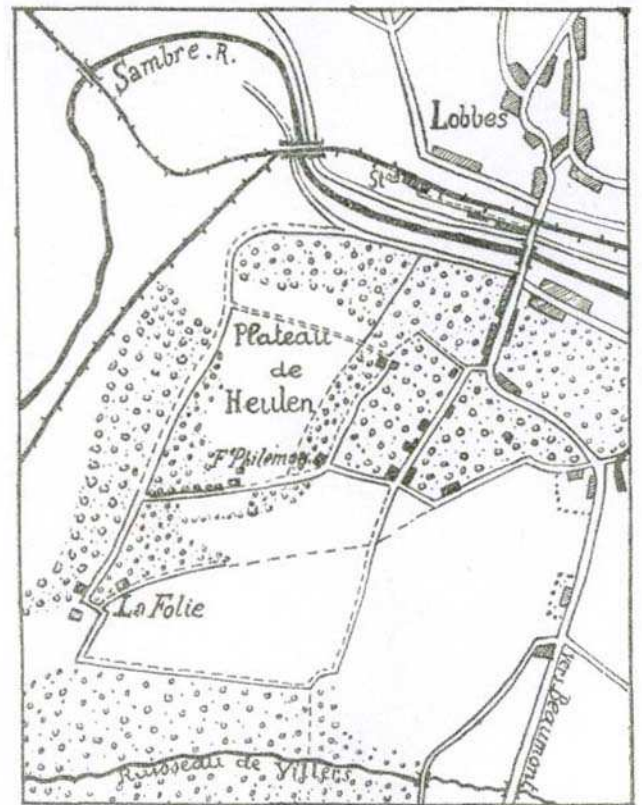


Fig. 3. — COMBAT DE LOBBES (23 AOÛT 1914).

Au moment où, sortant du ravin (*ravin du ruisseau de Villers, vers 17h30*), les Cies prennent pied sur le plateau, brusquement quelques coups de fusil les saluent. Prenant le pas de gymnastique, elles vont s'abriter 150 m en avant à la lisière sud du bois, puis marquent un temps d'arrêt. Avant de reprendre la direction suivie par le 144<sup>e</sup> R.I., la 7<sup>e</sup> Cie fait fouiller le bois. Au bout de quelques minutes la patrouille envoyée reconnaît l'endroit d'où partent les coups de feu : une lisière de bois située à 200 m plus en avant et 100 m à l'ouest de la ferme Philémon. La 7<sup>e</sup> Cie reçoit l'ordre d'enlever la lisière et ses occupants ; les sections se déploient, baïonnette au canon, en bordure nord du bois. Au fond d'une clairière se montre nettement la lisière où l'ennemi s'est retranché ; au milieu de la clairière une petite haie de clôture forme un premier obstacle. Au signal du capitaine Constans, les sections se portent résolument en avant ; mais leur élan est brisé, à moitié parcours, par la petite haie de clôture qui contient deux rangs de gros fil de fer. Elles se couchent à terre et ouvrent des passages. Le tir ennemi se fait violent et cause des pertes. Le capitaine renouvelle l'ordre d'atteindre la lisière. Par petits groupes, par paquets ou individuellement en file, les hommes progressent sans se soucier du feu de plus en plus intense dirigé sur eux ; ils ont un seul et impérieux désir, aborder l'ennemi, le déloger de sa position. Mais la lisière du bois, doublée d'une sorte de talus, est épaisse, touffue, formant un obstacle difficilement franchissable, derrière lequel l'ennemi est en sûreté. Toute la 7<sup>e</sup> Cie, couchée devant cette lisière, exécute un feu rapide sur les casques à pointes aperçus à travers le feuillage. L'accrochage est complet. Deux patrouilles sont immédiatement lancées sur les flancs de la Cie pour les protéger. Celle de droite va jusqu'à la ferme Philémon et rend compte que plus en avant et à droite, le 144<sup>e</sup> R.I. est aux prises avec l'ennemi ; celle de gauche pousse à travers bois et annonce que des masses nombreuses s'infiltrèrent à travers la futaie, prêtes à tourner la Cie. Pour parer au danger d'enveloppement, puis prendre à revers l'ennemi posté en bordure du bois, le capitaine Constans se porte sur la gauche avec toute la 7<sup>e</sup> Cie. A son signal la Cie se relève et, faisant un à gauche par quatre, avance dans la direction menacée. Pipe aux lèvres, sabre en main, le capitaine entraîne courageusement ses hommes. A la vue de l'ennemi il crie : « Hardi les gars ! nous les tenons ! » Mais, à peine engagée sous bois, la tête de la colonne tombe sous le feu violent des mitrailleuses embusquées à faible distance, qui fauche les premiers rangs des assaillants.

« N'avancez plus, mes enfants ! » crie le capitaine Constans qui, l'un des premiers, tombe mortellement frappé. Ecrasées par les mitrailleuses, les sections de tête refluent en désordre. Le lieutenant Couraud, jusque-là en queue de colonne, accourt en tête et prend la direction du combat. Rassemblées, remises en ordre, les sections sont déployées face à l'ennemi en formant un crochet défensif à gauche pour parer au mouvement débordant. Un feu rapide est immédiatement ouvert sur les Allemands qui n'osent plus avancer. Pendant près d'une heure, jusqu'à ce qu'elle reçoive l'ordre de repli, la 7<sup>e</sup> Cie arrête toute progression du Boche et lui inflige des pertes sensibles.

Mis au courant de la situation, le colonel Dapoigny lance 2 sections de la 5<sup>e</sup> Cie dans le flanc gauche de l'ennemi en prise avec la 7<sup>e</sup> Cie. Le mouvement en avant est particulièrement difficile, en raison des multiples obstacles rencontrés. Arrivée en terrain libre, la 5<sup>e</sup> compagnie met baïonnette au canon, au pas de charge, déloge des fractions ennemies des abords de la ferme Philémon et se lance vers les bois au nord-ouest. La progression est vite arrêtée par un feu terriblement meurtrier, le capitaine Lallemand est blessé, l'adjudant Lassaux tué. Le lieutenant Delitat et le sous-lieutenant Duclos entraînent cependant leurs sections jusqu'à la lisière du bois. Sur ce point les Allemands sont en nombre, des unités nouvelles montent sans cesse des bas-fonds de la Sambre sur le plateau de Heulen. Intrépides, admirables de courage et de ténacité, les sections de la 5<sup>e</sup> compagnie ne veulent pas abandonner le terrain conquis. Une lutte terrible s'engage corps à corps, à la baïonnette. Le lieutenant Delitat tombe mortellement blessé, puis le sous-lieutenant Duclos, presque tous

les gradés gisent à terre. Avec une énergie farouche, le sergent-major Becker et les survivants groupés autour de lui opposent à l'ennemi une héroïque résistance. Épuisés par le combat, succombant sous le nombre, réduits à une vingtaine d'hommes, ils se replient lentement vers la ferme Philémon, tenant les Boches en respect. Les deux autres sections de la 5e Cie, accourues à la rescousse, recueillent les débris du 1er peloton et tentent de pousser en avant. De la lisière du bois le feu des mitrailleuses brise leur élan et leur inflige de nouvelles pertes. Le capitaine Lallemand qui entraîne sa compagnie est blessé une deuxième fois et succombe. Le sous-lieutenant Faure, qui veut progresser à tout prix est mortellement frappé. Ecrasée, épuisée, sans chefs, la 5e Cie est incapable de tout effort. Derrière cette Cie, dont la brillante progression a fait naître de grands espoirs, le Colonel fait avancer le drapeau avec la C.H.R. Au milieu de sa garde, le glorieux emblème se dresse au-dessus des têtes, sa draperie tricolore claque au vent, l'étoile de la Légion d'honneur scintille sur le large ruban rouge qui l'attache à la hampe. Le rêve se réalise ; comme aux temps légendaires, le drapeau du 57e R.I. Marche à l'ennemi, 150 m. à peine l'en séparent. But merveilleux, les tireurs allemands le prennent pour cible, les balles sifflent nombreuses, déciment la petite troupe, l'une d'elle blesse légèrement le Colonel, une autre atteint l'étoile de gloire et l'arrache à la lance du drapeau. Il faut s'arrêter et chercher un abri derrière un mur ; les débris de la 5e Cie refluent sur la ferme Philémon et sur la C.H.R. Et de concert organisent la résistance.

La situation est critique ; il reste pour toute réserve une section de la 6e Cie. Deux sections de cette Cie, sous les ordres du lieutenant Chevallier, ont dû être envoyées à la gauche de la 7e Cie pour enrayer le mouvement débordant de l'ennemi ; la 3e section (sous-lieutenant Branlat) a été envoyée à la droite de la 7e Cie pour assurer la liaison avec la 5e Cie.

Avec la section restante, le capitaine Burdy se porte auprès du colonel Dapoigny aux abords de la ferme Philémon et tente, revolver au poing, de repousser l'ennemi, mais il est bientôt mortellement frappé par une balle et ses hommes décimés par le feu doivent se replier sur la ferme Philémon.

Réunis, les survivants de la 5e Cie, de la section de la 6e Cie et de la H.C.R., opposent aux Allemands une résistance opiniâtre, leur interdisant en ce point toute progression.

Ne pouvant utiliser le grand pont de Lobbes, dont les débouchés sont vaillamment défendus par le 144e R.I., les Allemands se portent plus à l'ouest et franchissent la Sambre sur le pont du chemin de fer que personne ne tient. Ils y passent tranquillement et utilisant le talus de la voie ferrée se massent dans le fond de la vallée, grimpent par les pentes boisées et poussant vers l'ouest cherchent à nous déborder en direction de la ferme la Folie.

Les premiers éléments qui arrivent sont pourchassés à la baïonnette par les sections du lieutenant Chevallier ; et, devant l'admirable ténacité de ces sections, dont le chef paie d'exemple, après de nombreux et violents corps à corps tout à l'avantage des Français, l'ennemi doit momentanément cesser son avance.

Il est alors 19 h. ; l'ordre de rompre le combat vient d'être reçu par le Colonel. Le mouvement de repli commence aussitôt, lent, difficile, à travers bois et haies, les fractions se décrochant successivement de l'étreinte de l'adversaire.

Les premières, la section du sous-lieutenant Branlat (6e Cie) et la demi-section Cavaignac (7e Cie), viennent se rassembler auprès du chef de Bon Lagüe, qui a regroupé une cinquantaine d'isolés dans la clairière d'où les compagnies se sont portées à l'attaque.

A ce moment, vers l'extrémité ouest de la clairière, venant de la partie du bois située au nord de la Folie, une forte troupe dont le costume n'a rien de celui de Français monte sans tirer un coup de feu avec un calme déconcertant. En tête, deux ou trois gaillards de haute taille brandissent des drapeaux belges et poussent des cris où l'on croit comprendre « Amis ! » Amis ! Ne tirez pas ! » Indécis sur la nationalité des assaillants les Français ne tirent pas et laissent approcher la troupe jusqu'à 200 mètres.

A ce moment, se repliant de la première ligne, un soldat de la demi-section du sergent Hauret (7e Cie) débouche du bois et, prêt à se heurter aux assaillants, vide sur eux, à toute vitesse son magasin. Il a reconnu les casques à pointe dissimulés par un manchon et donne l'éveil.

Les Allemands qui pensaient surprendre le rassemblement français, le culbuter à la baïonnette et prendre à revers les fractions sous bois, se déploient, se jettent à terre et ouvrent un feu meurtrier sur les Français sur lesquels vient de se replier le drapeau avec sa garde ; le commandant Lagüe est des premiers atteints.

Le sous-lieutenant Branlat fait mettre baïonnette au canon à sa section et cherche à l'entraîner vers les Allemands : cet officier est blessé ainsi que plusieurs de ses hommes et la petite troupe se couche au sol.

Le lieutenant Couraud arrive avec une demi-section de sa Cie ; se rendant compte de la situation, il forme rapidement une ligne de tirailleurs face aux Allemands et commande un feu rapide ; mais il n'y a plus de cartouches dans les cartouchières. La situation est grave.

Les Allemands se relèvent, s'élançant à l'assaut ; les Français se redressent et baïonnette au canon attendent les assaillants de pied ferme, prêts à vendre chèrement leur vie pour sauver le drapeau. Alors intervient la 1re section de mitrailleuses, jusqu'alors restée en position de surveillance en arrière de la droite du Bon. Le lieutenant Joubé accourt et en quelques secondes, à quelques centaines de pas des Westphaliens, met ses pièces en batterie et ouvre sur eux un tir rapide.

Les officiers qui marchent en tête toment ; les premières lignes s'écroulent fauchées ; le restant de la troupe s'arrête, se terre, surpris, terrifiés par ces rafales meurtrières tirées à bout portant. La menace n'existe plus, le drapeau du 57e R.I. Ne tombera pas entre des mains sacrilèges.

A l'abri de ce rideau de feu, les débris des 5e, 6e et 7e Cies et de la C.H.R. achèvent de rompre le combat, se regroupent dans un bois plus au sud, abandonnant malheureusement morts et blessés. De leur côté, les Allemands, très éprouvés d'après le témoignage des blessés rapatriés, et intimidés par l'artillerie, s'arrêtent et se bornent à occuper le champ de bataille. A la tombée de la nuit, tandis que vers le nord l'horizon s'illumine d'incendies, réduites à quelques centaines d'hommes, ces quatre compagnies gagnent Beaumont. Elles y trouvent la plus cordiale et la plus touchante hospitalité des habitants qui leur ouvrent largement leurs portes et leur offre tout ce qui peut reconforter des hommes épuisés par un si pénible combat. (...)

Dans cette rude affaire, les 5e, 6e, 7e Cies et la C.H.R. ont 6 officiers tués : capitaines Burdy, Lallemand, lieutenant Delitat, sous-lieutenants Duclos, Faure, et 2 blessés : commandant Lagüe, sous-lieutenant Branlat ; 97 hommes de troupe tués, 27 disparus, 68 blessés et 96 prisonniers, soit 296 hommes, le tiers de l'effectif engagé. La 5e Cie est réduite à 35 fusils. (...)

Nul plus bel éloge ne peut être fait de la vaillance du 57e R.I. que la déclaration suivante faite par des habitants de Lobbes, à des pèlerins de France, venus, en 1922, auprès des tombes des héros du 23 août 1914 : "Sur le point où a lutté le 57e, la lutte a été si chaude que deux jours après le combat, alors que nous venions pour relever vos morts, nous n'avons pu passer sur le chemin, tellement était grand le nombre de morts Français et Allemands. Nous avons trouvé deux groupes de deux Français et de deux Allemands embrochés réciproquement à la baïonnette."

Nombre de ces actes d'héroïsme resteront ignorés, leurs témoins survivants du combat de Lobbes étant tombés au champ d'honneur au cours de la Grande Guerre.

Parmi ceux que plus tard une récompense a sanctionnés, tous mériteraient d'être rappelés et nous regrettons d'en pouvoir citer seulement quelques uns :

Le lieutenant Delitat, de la 5e compagnie, s'élançait à la tête de sa sections à l'attaque de l'ennemi, repousse des éléments avancés et les poursuit pendant près de deux cents mètres. Rencontrant de nouvelles unités, se précipite sur elles, entraînant ses hommes par son intrépidité, son courage calme et résolu ; il abat de son revolver 3 Allemands dont 1 officier et tombe à son tour frappé à mort.

Les soldats Guiraut, boute en train de son escouade, qui, le matin même, en plaisantant, a numéroté ses "abatis" à la craie, Guillot et Léotey, de la 7e compagnie, luttent désespérément pour empêcher le corps du capitaine Constans de rester aux mains des Allemands; genou en terre, ils tirent sans répit; blessés, ils continuent le feu jusqu'à ce que les balles ennemies les couchent sur le corps de leur chef.

(...)

Le soldat Gauché, agent de liaison à la 1re S.M., voyant le chargeur d'une pièce en batterie, à 150 m. de l'ennemi, tomber mortellement frappé à son poste, se précipite, prend sa place et assure le service continu de la pièce à un moment des plus critiques.

Le lieutenant Joubé, commandant la 1re S.M., voyant le tireur d'une pièce tué, prend sa place et, sous un feu meurtrier, continue le tir précipité et efficace qui brise l'attaque de l'ennemi.

Le soldat Dupouy, de la 1re S.M., blessé grièvement au ventre et aux jambes, est laissé pour mort sur le terrain. Dans la nuit, surmontant ses souffrances, il trouve l'énergie de creuser le sol et d'enterrer 7 caisses de munitions évitant ainsi qu'elles ne toment aux mains de l'ennemi. Deux ans après, un paysan de Lobbes labourant son champ retrouve les caisses telles qu'elles avaient été enfouies.

Parmi les blessés, restés sur le champ de bataille, un grand nombre bravant souffrances et dangers, réussissent à rejoindre les lignes françaises. Le caporal André, de la 7e Cie, faisant feu sur la contre-attaque qui menace le flanc du bataillon, est blessé grièvement au bras et au flanc, et lors du repli reste sur le terrain. Après avoir passé toute la nuit en horribles souffrances, avant le lever du jour, il répartit son paquet de pansements entre deux plaies et réussit à traverser les avant-postes ennemis en utilisant haies et fourrés pour se dissimuler. A l'abri des haies et des murs, il trouve quelques Français grièvement blessés et n'ayant plus la force d'avancer. Il les reconforte, leur donne des soins et les ramène avec lui dans les lignes françaises. Avant de se laisser évacuer, il donne des renseignements intéressants sur les Allemands.

Le soldat Labadie, de la 7e Cie, blessé grièvement au cours de l'action et abandonné lors du repli, voit deux Allemands achever des blessés français. De sa main valide, il saisit son fusil par le canon, se relève d'un seul bond, se jette sur les Allemands, les frappe à coups redoublés et les étend à terre sans connaissance. Epuisé par cette lutte, il se blottit dans un fourré et, à la nuit, au prix de nombreuses difficultés, traverse les lignes ennemies et rejoint les troupes françaises.